

« Le Père Chrétien Le Clercq »

[s.a.]

*Études françaises*, vol. 4, n° 3, 1968, p. 287-292.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036332ar>

DOI: 10.7202/036332ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

## LE PÈRE CHRÉTIEN LE CLERCQ

Le P. Chrétien Le Clercq, récollet, né vers 1630, mort vers 1695, fut missionnaire en Gaspésie de 1655 à 1661, puis de 1682 à 1690. À l'instar des Jésuites, il publia à son retour une *Nouvelle relation de la Gaspésie* (1691), puis une histoire des *Premiers établissemens de la foi dans le Nouveau Monde*. Il s'ingénia à transcrire la naïve « rhétorique » des Sauvages, dans ce morceau où il relate les adieux que lui fit un chef gaspésien lors de son départ.

### La « rhétorique » des Sauvages

Nous sortîmes de la Chapelle avec differens sentimens de douleur, parce qu'enfin je n'avois pas moins de peine à les quitter, qu'ils en témoignèrent de me perdre : il falut cependant nous separer, pour joindre nos François qui m'attendoient pour aller à bord ; & je fus extrêmement surpris, lorsque prenant congé de Messieurs les Capitaines qui restoient à l'Isle Percée, le Chef de nos Gaspesiens fendit la presse, s'approcha de moi, parut au milieu de l'assemblée avec un visage tout consterné de douleur & de tristesse, haussa vers le Ciel, & baissa plusieurs fois les yeux dessus la terre, & prononça en soupirant ces paroles, *Akaia, akaia*, qui marquent ordinairement l'amertume & le déplaisir qu'ils ont dans le cœur ; il me prit la main, & me regardant fixement avec des yeux prêts à verser des larmes, il me dit en ces propres termes.

Hé bien donc, mon fils, la resolution en est prise, tu veux nous abandonner & repasser en France ; car voila le grand canot de bois (en me montrant le navire dans lequel je devois m'embarquer) qui va te dérober aux Gaspesiens, pour te rendre à ton Païs, à tes parens, & à tes amis. Ah ! mon fils, si tu vois mon cœur à present, tu verrois qu'il pleure des larmes de sang, dans le tems même que mes

yeux pleurent des larmes d'eau, tant il est sensible à cette cruelle separation. Il s'arrêta tout court, & ne dit plus mot, selon la coûtume & la maniere des Sauvages, qui en agissent de-même ; soit pour reflechir à ce qu'ils ont à dire, ou pour donner le loisir & le tems à ceux qui les écoutent, d'examiner, d'approuver ou de rejeter ce qu'ils ont avancé. Hé quoy donc, mon fils, ajouta-t'il, seroit-il bien possible que tu aïes perdu si-tôt le souvenir du festin que tu nous fis autrefois à Gaspé, la premiere fois que tu vins demeurer dans nos cabannes, où aiant formé avec de la farine pêtée dans la graisse & la moëlle d'orignac, autant de cœurs de pâte, que nous étions de Gaspesiens, tu les arrangeas dans un même plat d'écorce, voulant nous persuader que le plus grand de tous ces cœurs, qui cachoit & couvroit tous les autres, étoit la figure du tien, dont le zele & la charité renfermoit au-dedans de soi-même tous les cœurs des Sauvages, ni plus, ni moins que les meres renferment les enfans dans leur sein ? Tu étois fâché, disois-tu, que la Nature ne t'en avoit donné qu'un seul en partage, lequel tu souhaitois de multiplier autant qu'il étoit en ton pouvoir, par la distribution que tu nous faisois de ces cœurs de pâte, en disant à chacun de nous en particulier ces aimables paroles : *Tahoé nkamera mon ignemoulo* : Mon frere, je te donne mon cœur ; *nkameramon achkou oüiguidepcheup* ; vous cabannerez, vous logerez & demeurerez doresnavant dans mon cœur, qui veut devenir comme les vôtres, par l'union d'une amitié mutuelle & reciproque, tout Sauvage & tout Gaspesien. A peine eûs-tu fini ta harangue, qui acheva de te gagner les cœurs de la Gaspésie, qu'on ne parla plus que de danses & de festins, pour te marquer la joie sensible que nous avions du present que tu nous avois fait ; & parmi les acclamations universelles de toutes nos cabannes, un chacun s'efforçoit d'exprimer par les chansons que l'on chanta à ta loüange, le bonheur qu'il avoit de posséder le cœur du Patriarche : Dis-moi donc à present, ce cœur n'est-il plus aujourd'hui le même qu'il étoit autrefois ? est-il donc tout-à-fait devenu François, & n'a-t'il plus rien de Gaspesien ? ou bien, veut-il vomir pour jamais les Sauvages, après les avoir reçus & aimez tendrement ? Il s'arrêta pour la seconde fois : Si

quelqu'un de nous, me dit-il ensuite, d'un ton de voix plus élevé & plus impérieux, t'a causé quelque déplaisir, qui peut-être t'oblige de nous abandonner, ne sçais-tu pas, mon fils, que je suis ton pere, & le Chef de la Nation Gaspe-sienne ? comme ton pere, tu ne peux ignorer jusqu'à present, la sincerité de mon amitié ; je t'assûre même que je t'aimerai toujours aussi tendrement que l'un de mes propres enfans : comme Chef des Sauvages, tu sçais bien que j'ai la puissance & le pouvoir en main, pour faire punir le coupable, si tu veux me le dénoncer ; ou si tu es dans le dessein de le cacher, suivant les maximes & les regles de la charité que tu nous as enseignées, tiens, mon fils, voila des robes de castor, de loutre & de marte que nous t'offrons volontiers, pour essuier & effacer le chagrin que l'on t'a donné, & l'indignation que tu peux avoir conçûe contre nous.

Il fit jetter en effet à mes pieds, par deux jeunes Sauvages, quelques-unes de ces pelleteries ; mais voiant que je refusois ces presens : Il est vrai, dit-il, que tu les as toujours méprisez ; le peu d'état que tu en as fait, pendant que les François les recherchent avec tant d'empressement, nous a bien fait connoître il y a longtems, que tu ne desirois rien au monde, que le salut de nos ames, & que nous étions trop pauvres & jamais assez riches, pour récompenser dignement les peines & les travaux que tu prenois, afin de nous faire vivre en bons Chrétiens : mais si le peu que nous possedons n'a pas assez d'attrait pour t'engager à rester avec nous, il faut, mon fils, que je t'ouvre mon cœur, & que je te demande aujourd'hui, en presence du Soleil qui nous éclaire, s'il faut croire ce que tu nous as enseigné, ou s'il ne le faut pas croire ? Répons, & parles à present.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, que les Sauvages n'interrompent jamais celui qui harangue ; & ils blâment avec raison, ces entretiens, ces conversations indiscrettes & peu réglées, où chacun de la compagnie veut dire son sentiment, sans se donner la patience d'écouter celui des autres : c'est aussi pour ce sujet, qu'ils nous comparent à des cannes & aux oyes, qui crient, disent-ils, & qui parlent tous ensemble, comme les François. Il faut attendre qu'ils aient achevé tout ce qu'ils ont à dire, & qu'ils vous obligent à répondre,

comme celui-ci, qui m'engagea de luy témoigner en peu de mots, que je ne leur avois enseigné que ce que le Fils de Dieu avoit enseigné à tous les Chrétiens; & que par conséquent ce n'étoit pas seulement assez de la croire, par la soumission respectueuse qu'il devoit avoir à ses Commandemens; mais encore, qu'il les falloit observer religieusement, & mourir même, s'il en étoit nécessaire, pour la vérité & la défense de son saint Evangile.

S'il est ainsi, repliqua le Sauvage, de deux choses l'une; ou tu es un menteur, ou tu n'es pas un bon Chrétien: *Ouce choüen tahoé*: Tu es un menteur, mon frere, si tout ce que tu nous as enseigné n'est pas véritable; ou tu n'es pas bon Chrétien, puisque tu n' observes pas comme il faut les Commandemens de JÉSUS. Car enfin, je veux bien que tout le monde m'entende: tu as dit à nos enfans, qu'ils étoient obligés, sous peine d'être brûlés dans les Enfers, d'honorer leurs pere & mere; que c'étoit un crime énorme de les abandonner, & de leur refuser le secours qu'ils en pouvoient esperer dans leurs besoins: Tes Instructions, & le Commandement de Dieu, qui dit; *Koutche, kitché chibar, chaktou, baguisto skiginouïdex*; Honore & crains ton pere & ta mere, tu vivras longuement, ont retenu mon fils aîné dans ma cabanne, qui cependant vouloit m'abandonner au milieu de l'Hiver, dans nos plus grands besoins: il a tué un grand nombre d'originaux, il t'a fait bonne chere, & donné abondamment de la graisse à manger & de l'huile d'ours à boire dans nos festins, autant que tu en as pû souhaiter. François, encore un coup, mon fils aîné a demeuré avec son pere & sa mere, pour le respect qu'il portoit au Commandement de JÉSUS, & l'amitié qu'il avoit pour le Patriarche: Fais donc à present, à son exemple, pour moi, pour ma femme & pour luy, ce qu'il a fait si genereusement pour toi. Tu m'appellois ton pere; ma femme, disois-tu à tous les Sauvages, étoit ta mere, depuis que nous t'avions tous les deux enfanté dans nos cabannes; mes enfans étoient tes freres & tes enfans: Hé bien, maintenant, est-ce donc bien fait à un enfant, de quitter son pere, sa mere, ses freres & ses sœurs? Est-ce ainsi que tu méprises le Commandement de Dieu qui dit, *Koutche, kitché chibar, chak-*

*tou, baguisto skinouidex ?* S'il est vrai que les enfans qui honorent leurs parens vivent long-tems, n'apprehendes-tu pas de perir dans le grand lac, & de faire naufrage dans ces eaux salées, après nous avoir abandonné dans le besoin que nous avons de ton secours ? Helas, mon fils ! ajouta ce Sauvage, aïant les larmes aux yeux, si quelqu'un de nous vient à mourir dans les bois, qui est ce qui aura le soin de nous montrer le chemin du Ciel, & de nous assister à bien mourir ? Faloit-il donc prendre tant de peine pour nous instruire, comme tu as fait jusqu'à present, pour nous laisser dans un peril évident de mourir sans les Sacremens. que tu as a ministrez à mon frere, à mon oncle, & à plusieurs de nos vieillards moribons ? Si ton cœur demeure encore insensible à tout ce que je viens de dire, sçaches, mon fils, que le mien verse & pleure des larmes de sang en si grande abondance, qu'il m'étouffe la parole. C'est ainsi qu'il finit sa harangue, & me donna le tems de luy déclarer mes sentimens.

Comme toute la compagnie, autant surprise que je l'étois moi-même d'un semblable discours, auquel je ne m'attendois pas, étoit en peine de ce que je répondrois à ce pauvre Sauvage, qui se disoit mon pere ; je luy fis connoître & luy dis, que mon cœur versoit plus de larmes de sang que le sien, à cause qu'il étoit luy seul plus sensible à nôtre commune separation, que tous les cœurs des Sauvages ensemble : Que je n'avois reçu aucun déplaisir de la Nation Gaspesienne, qui m'avoit toujours puissamment engagé, par les amitez & le bien qu'elle m'avoit fait, de rester avec elle, & d'en preferer la Mission, comme je la prefererois toujours, si l'occasion se presentoit, à toutes celles qu'on voudroit me donner dans la Nouvelle France : Que je le reconnoissois encore pour mon pere, autant & plus que jamais ; & que je le priois aussi de tout mon cœur, de me considerer toujours comme son fils : Qu'il faloit observer religieusement tout ce que je leur avois enseigné du devoir des enfans envers leurs pere & mere. exprimez dans le quatrième Commandement de Dieu : *Koutche, kitche chibar, chaktou, &c.* Que bien loin de pratiquer le contraire à leur égard, je ne repassois en France que pour le mettre plus

efficacement en pratique, puisque c'étoit pour obeïr à Dieu dans la personne de mon Superieur, que me tenoit lieu de Pere, & dans le dessein de persuader à quelques-uns de mes Freres, de les venir instruire. Que je ne les abandonnois pas dans leur besoin sans secours, d'autant que je leur laissois un autre moi-même, dans la personne du R. P. Claude Moreau, extrêmement zelé pour leur salut. Que j'avois écouté paisiblement tout ce qu'il m'avoit dit, plutôt comme l'effet de son amitié, que d'un reproche outrageant qu'il eût voulu me faire, après les avoir aimé si tendrement: Mais qu'enfin, je ne pouvois m'empêcher de luy témoigner que mon cœur avoit été touché jusqu'au vif, en me demandant s'il n'étoit plus Gaspésien, & s'il vouloit vomir les Sauvages pour jamais. Tu te trompes, mon pere, luy dis-je d'un ton de voix assez severe, mon cœur est plus Gaspésien que jamais; & dans le tems même que tu te persuades qu'il se retressit, il devient plus grand de jour en jour, pour y loger & recevoir tous ceux de ta Nation: Il voudroit, ce cœur, se multiplier, afin de se trouver dans tous les endroits où sont les Gaspésiens, pour les instruire; & je t'assûre que je ne repasse en France, que dans le dessein où je suis, de faire à mon retour, par le ministere de nos Missionnaires, ce qu'il m'étoit impossible de faire moi seul. Ce sera pour lors, que tu confesseras que mon cœur est bien plus grand que tu ne penses; & que bien loin de vomir & de rejeter les Sauvages, il cesseroit de vivre, s'il étoit un moment sans inclination pour les Gaspésiens.

S'il est ainsi, répondit au même instant un certain *Nemidoüades*, il faut que je passe en France avec le Patriarche; il a raison, il a de l'esprit, & nous n'en avons pas autant que luy; il ne recherche que nôtre salut: mais je veux que nous nous embarquions dans des navires differens; afin que si l'un de nous vient à perir, l'autre se puisse sauver, pour en apporter la nouvelle, ce qui seroit impossible, si nous faisons tous deux naufrage dans un même vaisseau. Il alloit nous dire quelque'autre chose, lorsque le Capitaine nous avertit qu'il étoit tems de partir.

(*Nouvelle relation de la Gaspésie*, Toronto, The Champlain Society, 1910, p. 433-436.)